



Citation: Charles, S. (2025). Entre fidélité à l'Antiquité et quête de modernité : l'impossible scepticisme des Lumières. *Diciottesimo Secolo* Special Issue: 7-13. doi: 10.36253/ds-15564

©2025 Author(s). This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<https://www.fupress.com>) and distributed, except where otherwise noted, under the terms of the CC BY 4.0 License for content and CC0 1.0 Universal for metadata.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Entre fidélité à l'Antiquité et quête de modernité : l'impossible scepticisme des Lumières

SÉBASTIEN CHARLES

Université du Québec à Trois-Rivières, Québec

Abstract. Contrairement à la présentation encore prégnante d'un siècle des Lumières marqué par le culte de la Raison, cet article montre en quoi le scepticisme a été un courant essentiel au XVIII^e siècle. À cet égard, il suit l'évolution de la pensée de Richard Popkin, passée d'une remise en question de l'idée même d'un scepticisme des Lumières à la conception d'un XVIII^e français entièrement gangréné par le scepticisme, sans toutefois aller aussi loin dans ses conclusions. En effet, plutôt que de plaider en faveur de la présence d'un scepticisme radical propre au XVIII^e siècle, mieux vaut parler d'un scepticisme modéré, qui traverse d'ailleurs les frontières entre partisans et adversaires de l'esprit des Lumières. C'est ce scepticisme modéré qui est avant tout caractéristique du pyrrhonisme des Lumières, où l'on encourage chacun à penser par lui-même et à se méfier des préjugés et de toute forme de dogmatisme.

Keywords: Académisme, Cartésianisme, Lumières, Métaphysique, Pyrrhonisme, Relativisme, Scepticisme, Sens commun, Vraisemblance.

Que le scepticisme ait joué un rôle majeur à l'âge classique, c'est une évidence, et on ne compte plus aujourd'hui le nombre d'ouvrages qui ont été consacrés à la question, rappelant pour certains l'influence du pyrrhonisme sur la pensée de Montaigne, Huet ou Bayle, pour d'autres celle du doute radical sur la philosophie de Descartes, Pascal ou Hume¹. Reste que, si l'on excepte Hume, tous les auteurs précédemment cités appartiennent au XVI^e et, surtout, au XVII^e siècle, comme si le scepticisme ne semblait plus correspondre aux préoccupations des Lumières. Bref, en paraphrasant Montesquieu, on peut dire à bon droit que l'une des grandes interrogations du siècle des Lumières a été celle de savoir comment l'on pouvait être non pas persan mais sceptique, et plus particulièrement pyrrhonien. De fait, rares ont été les philosophes du XVIII^e siècle à se présenter comme authentiquement et intégralement sceptiques, et le cas de Hume, clarifiant le statut de son scepticisme dans l'*Enquête* et les *Dialogues* en distinguant un scepticisme

¹ On trouvera un état de la question exhaustif dans les trois ouvrages suivants: *Scepticism in the Eighteenth Century. Enlightenment, Lumières, Aufklärung*, ed. by S. Charles et P. Junqueira Smith, Springer, Dordrecht 2013; *Pour et contre le scepticisme. Théories et pratiques de l'antiquité aux Lumières*, éd. par É. Argaud et al., Honoré Champion, Paris 2015, et *Academic Skepticism in the Development of Early Modern Philosophy*, ed. by S. Charles et P. Junqueira Smith, Springer, Dordrecht 2017.

ridicule parce qu'exagéré, celui des pyrroniens, d'un scepticisme méthodique et sérieux, celui des académiciens, est exemplaire du sort réservé par le XVIII^e siècle au pyrrhonisme². Et c'est d'ailleurs là la thèse du grand historien du scepticisme moderne, Richard Popkin, du moins au début de son œuvre, avant qu'il ne la révise peu à peu, sans pour autant, à mon sens, saisir toute la complexité du phénomène.

Si je n'ai pas l'ambition dans cet article de démêler l'ensemble de cet écheveau compliqué, j'aimerais malgré tout revenir sur l'interprétation de Richard Popkin, qui a eu le mérite de gagner en nuances au fil du temps, avant de montrer en quoi elle reste pourtant limitée pour qui veut vraiment comprendre ce que fut le scepticisme des Lumières, voire les scepticisms des Lumières, partagés entre deux formes de scepticisme, ancien et moderne, ou pyrrhonien et académicien si l'on veut reprendre le *distinguo* de Hume, qui ont, de manière inégale, irrigué le XVIII^e siècle français.

I. À PROPOS DE QUELQUES VARIATIONS ET AMBIGUITÉS POPKINIENNES

Quelques mots pour commencer concernant l'interprétation à géométrie variable du scepticisme des Lumières par celui qui passe encore pour l'un des plus grands historiens du scepticisme moderne, à savoir Richard Popkin. Dans un article programmatique de 1963 explicitement consacré à la question, comme l'indique son titre, «Scepticism in the Enlightenment», ce dernier avance que, mis à part la figure incontournable de Hume, «il n'y avait, et ce, de manière quelque peu surprenante, que très peu de scepticisme au siècle des Lumières»³. Bien sûr, Popkin est conscient de l'influence toujours active d'un Montaigne ou d'un Bayle sur les Lumières et il sait fort bien que le public savant dispose depuis 1718 d'une édition grecque et latine de l'œuvre de Sextus Empiricus qui a été suivie en 1725 d'une traduction française des *Hypotyposes pyrroniennes*. Sans compter la parution posthume en 1723 du *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain* de Huet, qui fait la part belle au scepticisme, et, celle, dix ans plus tard, de l'*Examen du pyrrhonisme ancien et moderne* de

Crousaz, ouvrage qui a contribué à relancer la discussion autour du scepticisme, malgré sa finalité avouée de refuter les pyrroniens en général, et Bayle en particulier. Bref, difficile de nier la présence du scepticisme dans la première partie du siècle. Pour autant, selon Popkin, ces différents courants ou usages sceptiques n'ont pas connu de développement majeur permettant de former une contre-culture suffisamment puissante pour s'opposer au rationalisme dogmatique des Lumières. Bref, le scepticisme ne constitue en rien un des traits dominants d'un siècle placé sous le signe du progrès des connaissances et des réalisations techniques, évolution exprimée dans toute sa quintessence par le projet encyclopédique de Diderot et d'Alembert. Dès lors, Popkin en était venu à conclure que le XVIII^e siècle représentait «comme un hiatus dans le développement continual du scepticisme»⁴, ce qui faisait à ses yeux de Hume «le seul sceptique vivant»⁵.

Cette position tranchée est tout sauf évidente. D'abord, Popkin avait suffisamment d'érudition pour ne pas savoir que des renvois explicites ou implicites à la question sceptique figuraient au menu de nombre d'ouvrages du XVIII^e siècle, que ce soit pour rappeler l'intérêt de la démarche sceptique, comme ce fut le cas pour *La philosophie du bon sens* de Boyer d'Argens (1737), les *Recherches philosophiques sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la vérité* de Thémiseul de Saint-Hyacinthe (1743), le *Pyrrhonisme du sage* de Beausobre⁶ (1754) ou encore le *Philosophe ignorant* de Voltaire (1766)⁷, ou bien pour en dénoncer les conséquences, comme le fit par exemple l'abbé Boncerf en 1762 en s'essayant à son tour à une réfutation du pyrrhonisme ancien et moderne⁸, reprenant pour cela le travail de Formey qui avait pro-

⁴ *Ivi*, p. 13.

⁵ R. Popkin, *Scepticism and Anti-Scepticism in the Latter Part of the Eighteenth Century* [1976], in *Scepticism*, cit., p. 19.

⁶ Sur le scepticisme de Beausobre, on se reporterà à la notice que lui a consacrée John Christian Laursen dans le *Dictionary of Eighteenth-Century German Philosophers*, ed. by H. Klemme et M. Huehn, Thoemmes Press, Bristol 2008 et à notre *Des excès dogmatiques à la guérison sceptique : le pyrrhonisme raisonnable de Beausobre*, «Libertinage et philosophie au XVII^e siècle», 12, 2009, pp. 205-217.

⁷ Sur le rapport ambigu entretenu par Voltaire à l'égard du scepticisme et des sceptiques anciens et modernes, voir mon article *Entre pyrrhonisme et académisme : le scepticisme de Voltaire*, «Cahiers Voltaire», 11, 2012, pp. 109-131 ainsi que les contributions de Lorenzo Bianchi (sur Voltaire et Bayle) et Marc-André Nadeau (sur Voltaire et Montaigne) parues dans *Voltaire philosophe*, éd. par S. Charles et S. Pujol, Société Voltaire, Ferney 2017.

⁸ C.J. Boncerf, *Le vrai philosophe, ou l'usage de la philosophie relativement à la société civile, à la vérité et à la vertu, avec l'histoire, l'exposition exacte et la réfutation du pyrrhonisme ancien et moderne*, Paris, Rabutin fils et Brocas l'aîné, 1762. À propos de l'abbé Boncerf, on pourra se référer à la notice que j'ai fait paraître dans le *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, éd. par D. Masseau, Honoré Champion, Paris 2016.

² Voir notamment ce que j'en dis dans *Pyrrhonisme et académisme dans les Dialogues sur la religion naturelle : Hume lecteur de Foucher*, éd. par S. Charles, *Hume et la religion*, Georg Olms Verlag, Hildesheim 2013, pp. 35-50 ainsi que, dans le même volume, la contribution de S. Giocanti, *Les lieux du scepticisme dans les Dialogues sur la religion naturelle de Hume*, cit., pp. 73-94.

³ R. Popkin, *Scepticism in the Enlightenment* [1963], in ed. by R.H. Popkin et al, *Scepticism in the Enlightenment*, Kluwer, Dordrecht 1997, p. 1.

posé six ans auparavant, sous le titre non équivoque de *Triomphe de l'évidence*, une refonte du volumineux *Examen du pyrrhonisme* de Crousaz⁹. Ensuite, ayant porté relativement tôt un intérêt aux manuscrits philosophiques clandestins de l'âge classique, il devait savoir que nombre d'entre eux se présentaient sous les traits du scepticisme¹⁰, que ce soient les *Arguments du pyrrhonisme*, l'*Art de ne rien croire*, les *Essais sur la recherche de la vérité* ou bien encore *La promenade du sceptique* de Diderot, et qu'une pléthore de manuscrits avaient choisi pour des raisons stratégiques de se présenter sous la forme d'un catalogue de prétendus doutes, l'archétype du genre étant peut-être les *Doutes des pyrroniens*¹¹.

Il faudra pourtant attendre 1992 pour que Popkin reconnaisse enfin que le scepticisme des Lumières « était plus fondamental et plus subtil qu'[il] ne l'avait imaginé, en dépit de l'optimisme scientifique et de la croyance dans un possible progrès sans fin de la connaissance humaine partagés par les penseurs les plus notables de cette époque »¹². Ce retournement est avant tout dû à sa lecture entretemps des travaux d'Ezequiel de Olaso, Giorgio Tonelli et Keith Baker allant dans le sens d'une réhabilitation de la dimension sceptique au sein de la pensée des Lumières. Mais pour avoir moi-même étudié sérieusement les thèses de ces trois auteurs, et les penseurs des Lumières auxquels ils font référence – Rousseau, Changeux et Condorcet –, on ne trouve rien de particulièrement neuf dans leurs interprétations permettant de remettre en question l'hypothèse de départ de Popkin.

D'abord, ce n'est pas parce que Rousseau, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, reprend en partie des arguments montaniens tirés de l'*Apologie de Raymond Sebond*, qu'il peut figurer parmi les disciples de Pyrrhon, ainsi que semble le croire Ezequiel de Olasio¹³.

Car, comme Rousseau le dit lui-même, rien ne lui est plus étranger que le pyrrhonisme, qui est au mieux une doctrine de poseurs qui permet de se pavane dans les salons littéraires¹⁴, au pire une arme utilisée pour miner l'ordre social et politique existant, ce qui revient à adopter finalement une position dogmatique. D'où la fameuse expression de Rousseau : « je ne connais personne de si dogmatique que les sceptiques d'aujourd'hui »¹⁵. Sans compter que, pour Rousseau, le fondement même de la démarche sceptique, à savoir la suspension du jugement, n'a aucune justification naturelle, car l'on préfère naturellement croire et non douter, l'être humain « aim[ant] mieux se tromper que ne rien croire »¹⁶.

Ensuite, ce n'est pas parce que l'on peut critiquer à bon droit la thèse du rationalisme des Lumières, comme l'a fait Giorgio Tonelli¹⁷, que celles-ci basculent pour autant du côté d'un scepticisme radical. Tonelli fait bien de rappeler que la raison des Lumières est une raison qui se donne à elle-même ses propres limites et établit avec prudence le domaine du savoir en assignant des bornes strictes à la connaissance. On peut, avec lui, parler de scepticisme méthodologique ou raisonnable, destiné à juguler les prétentions idéalistes de la raison humaine, et reconnaître son influence tout au long du siècle. Mais difficile d'aller plus loin. Et le philosophe qu'il convoque en faveur de sa thèse, Pierre-Jacques Changeux¹⁸, auteur d'un *Traité des Extrêmes*¹⁹ en 1767, n'est en rien en rupture avec ce scepticisme mitigé propre aux Lumières. En réalité, plus qu'un scepticisme radical, Changeux nous propose une forme de perspectivisme perceptif pour lequel la connaissance vraie se situe deux extrêmes, l'infinie grandeur et l'infinie petitesse. Connaître véritablement, c'est chercher à se rapprocher au plus près du juste milieu entre grandeur et petitesse, et le scepticisme joue ici encore un rôle propédeutique. Si l'on réduit le sce-

⁹ J.H.S. Formey, *Le triomphe de l'évidence, avec un discours préliminaire par M. de Haller*, Lange, Berlin 1756, 2 vol. Le résumé de Formey, composé dans les années 1730, avait déjà été publié en allemand par Haller cinq ans auparavant : *Prüfung der Secte die an allem zweifelt*, Vandenhoeck, Göttingen 1751.

¹⁰ Sur le scepticisme clandestin, voir notre *Scepticisme et clandestinité*, « Historia philosophica », 5, 2007, pp. 143-158, qui fait le point sur la question.

¹¹ Concernant ce manuscrit, voir les deux articles que lui a consacrés G. Paganini : *Scepsi clandestina : i Doutes des pyrroniens*, in *Filosofia e religione nella letteratura clandestina*, a cura di dans G. Canziani, Franco Angeli, Milan 1994, pp. 83-122 et *Du bon usage du scepticisme : les Doutes des pyrroniens*, éd. par A. McKenna et A. Mothu, *La philosophie clandestine à l'âge classique*, Universitas/Voltaire Foundation, Paris/Oxford 1997, pp. 291-306.

¹² R. Popkin, *New Views on the Role of Scepticism in the Enlightenment*, in Popkin, *Scepticism*, cit., p. 157.

¹³ E. de Olaso, *Los dos escepticisimos del vicario saboyano* [1980], in *The Sceptical Mode in Modern Philosophy. Essays in Honor of Richard H. Popkin*, ed. by R.A. Watson et J.E. Force, Kluwer, Dordrecht 1988, pp.

43-57. Sur Rousseau et le scepticisme, voir également M.-A. Nadeau, *Le scepticisme de Rousseau dans La profession de foi du vicaire savoyard*, « Lumen », 25, 2006, pp. 29-40.

¹⁴ Voir à ce propos le texte explicite de la préface de *Narcisse*, dans J.J. Rousseau, *Oeuvres complètes*, Gallimard, Paris 1964, t. II, p. 965.

¹⁵ *Émile* (manuscrit Fabre), variante (b), dans J.J. Rousseau, *Oeuvres complètes*, t. IV, cit., p. 1283.

¹⁶ *Émile*, dans J.J. Rousseau, *Oeuvres complètes*, t. IV, cit., pp. 567-568. Voir également *Lettre à Voltaire*, dans *Ivi*, pp. 1070-1071.

¹⁷ G. Tonelli, *The 'Weakness' of Reason in the Age of Enlightenment* [1971], in *Scepticism in the Enlightenment*, ed. by R.H. Popkin et al., Dordrecht, Kluwer, 1997, pp. 35-50.

¹⁸ G. Tonelli, *Pierre-Jacques Changeux and Scepticism in the French Enlightenment* [1974], in Popkin, *Scepticism*, cit., pp. 51-68.

¹⁹ P.J. Changeux, *Traité des Extrêmes, ou des élémens de la science de la réalité*, Darkstée & Merkus, Amsterdam 1767, 2 t. Un résumé du livre de Changeux par Vallet a été publié en 1772 dans le dix-huitième volume de l'*Encyclopédie d'Yverdon* et a été reproduit par la suite dans le tome II du *Supplément de l'Encyclopédie* de Diderot en 1776 sous l'article « Extrême ».

ticisme strictement à cette fonction, on peut alors effectivement conclure, avec Tonelli, « qu'il est probablement justifié de le considérer comme le courant méthodologique le plus dominant de cette époque »²⁰. Mais c'est réduire le scepticisme à peu de choses que d'en faire seulement un guide pour la raison théorique.

C'est ce même scepticisme raisonnable que Keith Baker a attribué à Condorcet, montrant en quoi il n'est pas indissociable de son optimisme légendaire²¹. Il faut en effet le voir comme un juste milieu acceptable entre dogmatisme radical et pyrrhonisme radical, comme Condorcet le mentionne dans ses *Notes sur Voltaire*: « Un sceptique qui n'admettrait pas les différents degrés de probabilité serait un fou; un sceptique qui les admet ne diffère des dogmatiques qu'en ce qu'il cherche à démêler ces différents degrés avec plus de subtilité »²². Dès lors, les sciences peuvent construire leur objet sur fond de scepticisme raisonnable, c'est-à-dire à partir d'un scepticisme adapté aux découvertes des modernes et à la théorie des probabilités qui les sous-tend²³. Mais de là à faire de Condorcet un sceptique radical, comme le veut Popkin, ou à faire de son traitement des probabilités « l'épistémologie sceptique la plus avancée de tous les philosophes des Lumières »²⁴, c'est passer d'un excès à un autre et ne pas voir que l'utilisation proposée ici du scepticisme n'a rien de bien original au XVIII^e siècle. À trop vouloir rompre avec son intuition de jeunesse, Popkin a eu tendance, dans ses derniers travaux consacrés au scepticisme des Lumières, à surévaluer l'importance de figures mineures afin de construire une succession de personnages sceptiques pouvant combler le hiatus qu'il avait signalé lors de sa première enquête sur le sujet.

Dernier exemple quelque peu symptomatique d'une telle interprétation, la lecture proposée par Popkin de l'épistémologie dominante de l'Académie de Berlin, à laquelle il s'est intéressé à la fin de sa vie²⁵. Si les sources

²⁰ Tonelli, *Pierre-Jacques Changeux*, cit., p. 54.

²¹ K.M. Baker, *Condorcet: From Natural Philosophy to Social Mathematics*, University of Chicago Press, Chicago 1975.

²² Condorcet, *Notes sur Voltaire*, dans *Oeuvres de Condorcet*, ed. by O'Connor et Arago, Firmin Didot frères, Paris 1847, t. IV, p. 559.

²³ Condorcet, *Discours sur l'astronomie et le calcul des probabilités*, dans *Oeuvres de Condorcet*, t. I, cit., p. 502: « Les connaissances que nous nommons certaines ne sont réellement que des connaissances fondées sur une très grande probabilité, et cependant c'est du sein de cette espèce de phénomène que nous tirons les véritables preuves de l'absurdité du scepticisme absolu des philosophes de l'antiquité ».

²⁴ R. Popkin, *Brisson and Condorcet: Skeptical Philosophers*, in *The Skeptical Tradition around 1800. Scepticism in Philosophy, Science, and Society*, ed. by R.H. Popkin et J. Van der Zande, Kluwer Dordrecht, 1998, p. 36.

²⁵ C'est d'ailleurs à une telle conclusion qu'est parvenu tout récemment J.C. Laursen, *Swiss Anti-skeptics in Berlin*, in *Schweizer im Berlin des 18. Jahrhunderts*, ed. by M. Fontius et H. Holzhey, Akademie Verlag, Berlin 1996, pp. 261-282, et *Tame Skeptics at the Prussian Academy*, Berlin 1998, pp. 261-282.

sceptiques sont mieux maîtrisées par les membres de l'Académie, son rôle n'en reste pas moins méthodologique et stratégique, puisqu'il s'agit de l'utiliser en grande partie contre le nouveau dogmatisme qui pointe alors en Allemagne, à savoir le kantisme²⁶. Pour le reste, la condamnation des excès sceptiques est partagée avec leurs contemporains, ce qui les conduit à distinguer un scepticisme utile, qui indique à la raison ses bornes naturelles et permet d'éviter les pièges du dogmatisme philosophique, d'un scepticisme pernicieux, qui n'est au fond que le paravent intellectuel des athées et des libertins²⁷. C'est pourquoi, par exemple, les traductions par Castillon des *Academica* de Cicéron et d'une partie de l'*Adversus mathematicos* de Sextus Empiricus à la fin des années 1770²⁸ proposent des commentaires critiques permettant de déminer la charge sceptique de certains textes²⁹, surtout quand ils pourraient conduire assez naturellement leur lecteur à emprunter la pente de l'athéisme. Même chose d'ailleurs quand, quelques années auparavant, l'Académie avait fait paraître une traduction allemande (1755) puis française (1758) de Hume. Que ce soit Sulzer³⁰ pour le texte allemand, ou Mérian³¹ pour le texte français traduit par Formey³², un même souci d'adoucissement des thèses sceptiques est à l'œuvre afin de préserver les lecteurs de la conclusion à laquelle ils pourraient parvenir en suivant Hume, à savoir qu'il n'existe pas plus de substance spirituelle qu'il n'existe de substance matérielle. Cette critique de la dangerosité humaine sera d'ailleurs un trait partagé chez les membres de l'Académie, plus spécifiquement chez Mérian³³ et Ancillon, ce dernier étant d'ailleurs

« Libertinage et philosophie au XVII^e siècle », 12, 2009, pp. 219-228.

²⁶ Cf. F. Holz, *Kant et l'Académie de Berlin*, Peter Lang, Francfort 1981.

²⁷ Sur ce double emploi du scepticisme au sein de l'Académie de Berlin, voir notre article, *Lumières allemandes et scepticisme : le cas de l'Académie de Berlin*, in *Orthodoxie et hétérodoxie dans l'Europe des Lumières*, éd. par M.H. Quéval, Presses de l'Université de Rennes, Rennes 2010, pp. 139-149.

²⁸ *Livres académiques de Cicéron traduits et éclaircis par Mr. de Castillon*, Decker, Berlin 1779, 2 vol.

²⁹ J.C. Laursen et R. Popkin, *Sources of Knowledge of Sextus Empiricus in Kant's Time: A French Translation of Sextus Empiricus from the Prussian Academy*, 1779, « British Journal for the History of Philosophy », 6, 1998, 2, pp. 261-267. Sur Castillon, voir également l'article de J.C. Laursen, *Cicero in the Prussian Academy: Castillon's Translation of the Academica*, « History of European Ideas », 23, 1997, 2-4, pp. 117-126.

³⁰ Hume, *Philosophische Versuche über die Menschliche Erkenntniß*, Hamburg und Leipzig, 1755.

³¹ Cf. J.C. Laursen et R. Popkin, *Hume in the Prussian Academy: Jean Bernard Mérian's 'On the Phenomenalism of David Hume'*, « Hume Studies », 23, 1997, pp. 153-191.

³² Hume, *Essais philosophiques sur l'entendement humain*, Amsterdam, 1758, 2 vol.

³³ J.B. Mérian, *Sur le phénoménisme de David Hume*, in *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres depuis l'avènement de Frédéric Guillaume II au trône*, George Decker, Berlin 1798, pp. 417-437.

l'auteur d'un mémoire sur la certitude humaine³⁴ et d'un dialogue fictif entre Hume et Berkeley³⁵. Au fond, les membres de l'institution berlinoise ont préféré adopter le scepticisme raisonnable et limité de leur temps qui s'oppose aux formes outrées du dogmatisme, philosophiques bien sûr, mais aussi religieuses, ce qui permet de condamner tout type éventuel de fanatisme.

2. LES LUMIÈRES ET LA PLURALITÉ SCEPTIQUE

À l'issue de cette analyse critique de la position de Popkin par rapport à la définition que l'on peut donner du scepticisme des Lumières, disons que le scepticisme raisonnable semble être ce qui le caractérise le mieux, et qu'il est le fait de Lumières modérées³⁶ où le conservatisme politique et la promotion d'une religiosité débarrassée des excès de la superstition s'appuient sur une utilisation subtile et maîtrisée d'un scepticisme édulcoré et en grande partie dévitalisé. C'est sans nul doute la version dominante du scepticisme des Lumières, mais ce n'est pourtant pas la seule. Si l'on veut résumer la chose d'un mot, disons que la première moitié du XVIII^e siècle est davantage marquée par un scepticisme que je qualifierais de pyrrhonien et de radical, dont les enjeux sont issus du cartésianisme et portent sur des questions qui sont davantage d'ordre métaphysique et ontologique, et que la seconde est davantage imprégnée par un scepticisme de tendance académique, où le doute est d'abord vu comme un instrument critique permettant de parvenir au vrai. On ne peut en effet nier la persistance, jusque dans les années 1730-1740, de problématiques proprement cartésiennes, inspirées en partie de Descartes mais aussi de ses adversaires (Bayle, Pascal, Huet, Foucher), qui portent sur toute une série de questions d'ordre métaphysique : existence du monde extérieur, distinction entre matière et étendue et union de ces deux substances, éternité et infinité du monde, ori-

gine et nature du mouvement, etc. À cela s'ajoutent des considérations morales et religieuses, qu'un manuscrit notamment met bien en valeur, à savoir *L'Art de ne rien croire*³⁷, où le scepticisme conduit finalement à la suspension du jugement tant à l'égard des dogmes moraux que théologiques, l'auteur anonyme encourageant son lecteur en conclusion à se fier au sens commun et à suivre la nature, retrouvant là l'essence même du pyrrhonisme : «enfin, plus de raison, plus de discours, plus de certitude, plus d'erreur. Reviens nature ! Ne discourrons plus ; sentons, vivons et ignorons tout avec tranquillité»³⁸.

Très présentes dans la littérature clandestine du début du siècle, ces questions vont peu à peu perdre de leur intérêt avec le temps, et Hume est peut-être le seul véritable continuateur de ce courant au XVIII^e siècle, même si l'œuvre de Voltaire en gardera également des traces notables. Le même Voltaire a bien noté que le scepticisme avait et devait changer de sens et de fonction, en particulier du fait de la révolution newtonienne qui s'impose peu à peu aux esprits du XVIII^e siècle³⁹. Dès lors, le scepticisme des Lumières ne peut plus être du même acabit que celui du Grand Siècle, parce que change aussi l'idée même que l'on se fait de la métaphysique et du système philosophique qui prétend expliquer l'ensemble du réel. Et c'est sans doute parce qu'il n'y a plus de dogmatisme intégral que le scepticisme radical perd sa raison d'être et se cantonne désormais à une démarche méthodologique certes nécessaire, mais qui a trouvé son cran d'arrêt naturel. Voilà pourquoi Voltaire peut écrire au comte Des Alleurs le 26 novembre 1738 : «Ce ne sera donc point, monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien, car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie

³⁴ L.F. Ancillon, *Mémoire sur la certitude, et en particulier sur la nature de la certitude humaine*, in *Mémoires de l'Académie Royale*, cit., pp. 438-474.

³⁵ L.-F. Ancillon, *Dialogue entre Berkeley et Hume*, in *Mémoires de l'Académie Royale*, 1799, cit., pp. 86-127. Cf. S. Charles, J.C. Laursen, R. Popkin and A. Zakatistovs, *Hume and Berkeley in the Prussian Academy: Louis Frédéric Ancillon's 'Dialogue between Berkeley and Hume'* of 1796, «Hume Studies», 27, 2001, 1, pp. 85-97.

³⁶ Ces deux expressions de «Lumières radicales» (*Radical Enlightenment*) et «Lumières modérées» (*Moderate Enlightenment*) ont été proposées récemment par J. Israel dans *Enlightenment Contested*, Oxford University Press, Oxford 2006. Mais on peut préférer utiliser l'expression qu'emploie J.G.A. Pocock de «Conservative Enlightenment» au lieu de «Moderate Enlightenment», expression reprise par W. Velema, *Enlightenment and Conservatism in the Dutch Republic*, Van Gorcum, Assen 1993.

³⁷ Sur ce texte, voir M.H. Cotonni, *L'exégèse du Nouveau Testament dans la philosophie française du XVIII^e siècle*, Voltaire Foundation, Oxford, 1984, et *Dénigrement de la Providence et défense des valeurs chrétiennes dans les manuscrits clandestins de la première moitié du XVIII^e siècle*, in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Voltaire Foundation, Oxford, 1976, pp. 497-513 ; A. McKenna, *De Pascal à Voltaire. Le rôle des Pensées de Pascal dans l'histoire des idées de 1670 à 1734*, Voltaire Foundation, Oxford 1990, et *Les Pensées de Pascal dans les manuscrits clandestins du XVIII^e siècle*, in *Le matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, éd. par O. Bloch, Vrin, Paris 1982, pp. 137-40 ; A. Mothu, *La Béatitude des chrestiens et son double clandestin*, in éd. par A. McKenna et A. Mothu, *La philosophie clandestine à l'âge classique*, Universitas/Voltaire Foundation, Paris/Oxford 1997, pp. 79-128. Sur le scepticisme clandestin en général, voir notre *Scepticisme et clandestinité*, «Historia philosophica», 5, 2007, pp. 143-158.

³⁸ *L'Art de ne rien croire*, ff. 135-136.

³⁹ Lors de la discussion qui a suivi mon intervention sur ce sujet lors du congrès de la SIEDS à Rome début août 2023, Véronique Le Ru a insisté, avec raison, sur le travail essentiel d'Émilie du Châtelet et de Voltaire comme passeurs de la tradition newtonienne en France, que ce soit grâce à la publication par Voltaire des *Éléments de la philosophie de Newton* en 1738 ou par celle des *Institutions de physique* de Mme du Châtelet en 1740.

confirme? (...). Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme »⁴⁰.

Si ce mot de Voltaire résume l'esprit du temps à l'égard d'un scepticisme incontournable parce que nécessaire à l'enquête philosophique, mais critiquable dans sa forme la plus radicale, c'est bien parce que cette vision du scepticisme est assez unanimement partagée, d'ailleurs autant par les philosophes des Lumières que par leurs adversaires. À cet égard, les considérations sur le pyrrhonisme de Claude Joseph Boncerf, qui constituent un supplément au *Vrai philosophe* paru en 1762, s'inspirent des mêmes auteurs qu'un Voltaire ou un Diderot: Bayle bien sûr, mais aussi Crousaz, La Mothe le Vayer, Huet ou Deslandes. De même, on trouve dans ces considérations la dénonciation rituelle des excès propres au scepticisme antique (l'apraxie) et au scepticisme moderne (le solipsisme) et la présentation du pyrrhonien comme un cas pathologique, sa douce folie consistant à s'en tenir toujours au doute alors même qu'il est battu en brèche par l'évidence au plan théorique⁴¹ et par les nécessités de la vie au plan pratique. Bref, le pyrrhonisme représente une maladie qui renvoie à un certain nombre de passions dominantes, dont l'amour-propre, comme le mentionnait déjà Rousseau⁴².

Et voilà bien un point que l'analyse de Popkin a totalement manqué: si les Lumières sont en partie sceptiques, les anti-Lumières ne le sont pas moins, ayant adopté elles aussi une forme de «pyrrhonisme raisonnable»⁴³. J'en veux pour preuve le *Pyrrhonien raisonnable*⁴⁴ du comte d'Autrey, paru en 1766, qui cherche à défendre l'idée d'une religion chrétienne qui s'appuie sur

⁴⁰ Voltaire à Rolland Puchot, comte Des Alleurs, 26 novembre 1738.

⁴¹ C'est ce que disait déjà Hayer dans *La religion vengée*, Chaubert, Paris, 1757, t. I, p. 35: «Comme il n'est pas possible de supposer qu'un homme doute sérieusement de sa propre existence, il ne faut que cette certitude, pour faire au Pyrrhonien des retorsions sans replique. En effet s'il connaît certainement son existence, il y a donc une marque infaillible de vérité». Voir également p. 41: «L'évidence, Monsieur, est une marque certaine de vérité. On en convient unanimement. C'est elle qui me dit que si je pense, j'existe; que deux choses égales à une troisième, sont égales entre elles; que tout effet suppose une cause».

⁴² C.J. Boncerf, *Le vrai philosophe, ou l'usage de la philosophie relativement à la société civile, à la vérité et à la vertu*, Babuty et Brocas, Paris 1762, p. 379: «Parmi les causes du pyrrhonisme, je remarque d'abord la vanité, la paresse et la corruption du cœur encore plus que l'aveuglement de l'esprit. Les hommes sont naturellement curieux ou désireux de savoir, ils aiment à briller ou à se distinguer en se faisant un nom parmi les savants; ils tâchent de trouver des raisons ou des prétextes spécieux pour secouer le joug importun de la loi qui gêne leurs penchants. Comme le pyrrhonisme fournit ou semble fournir de quoi satisfaire tous ces goûts et toutes ces passions différentes, on l'embrasse, on s'y livre avec plaisir».

⁴³ J.B. Autrey, *Le pyrrhonien raisonnable ou méthode nouvelle proposée aux incrédules par M. l'abbé de ****, Jean Neaulme, La Haye 1765.

⁴⁴ *Ibidem*, p. III.

une analyse du probable en matière de foi, développée à partir de raisonnements simples, naturels et sensibles, plutôt que théoriques et complexes, et qui vise à parvenir à une certitude morale et non mathématique. L'important n'est pas la présence de présumées contradictions au niveau des détails (encore faut-il montrer qu'il s'agit bien de contradictions) mais la prise en compte du sens général du texte révélé, qui doit conduire un homme de bonne foi à le juger vraisemblable et à voir dans l'ordre naturel la main de l'architecte divin. Voilà donc ce que peut être un pyrrhonien raisonnable, un philosophe qui doute et qui accepte de ne pas pouvoir prouver sa foi par la raison, mais qui n'en reconnaît pas moins sa vraisemblance au niveau historique, sa plausibilité tirée de la mécanique mondaine qui suppose un être intelligent, sans compter son utilité au niveau moral – le tout sans recourir à de prétendues preuves surnaturelles.

Plutôt que de voir dans le pyrrhonien un adversaire déclaré, qui ne serait en réalité qu'un athée déguisé⁴⁵ qui se sert des arguments sceptiques pour montrer que la révélation n'est rien d'autre qu'une supercherie et la religion le fruit de l'imposture politique, comme c'est le cas pour bien des théologiens de l'époque, la thèse d'Autrey vise à montrer que le scepticisme raisonnable peut aussi être un scepticisme partagé, et elle n'est pas sans rappeler celle d'un Voltaire, qui a su faire du pyrrhonisme la pierre de touche d'une pensée qui se refuse à toute réduction systématique. Ainsi, dans son traitement de la métaphysique, fait d'oppositions des sectes entre elles, de mises en garde contre l'esprit de système et de dénoncations de l'orgueil dogmatique, Voltaire s'inspire explicitement de l'entreprise sceptique, dans sa forme pyrrhonienne quand il en vient à pratiquer l'épochè dans des domaines où la vérité lui semble introuvable, mais aussi dans sa forme académicienne quand il accorde une place centrale à la notion de vraisemblable, tout en rejetant les excès radicaux d'un certain scepticisme⁴⁶. Car le doute radical à ses limites, notamment au niveau de la morale, où l'on ne peut se contenter du relativisme des anciens sceptiques ni s'en tenir uniquement à suivre la nature et le sens commun. En homme de son siècle, Voltaire conçoit le fait qu'il existe une morale universelle que chacun peut découvrir en faisant usage de sa raison et de

⁴⁵ Comme l'a bien vu J.S. Spink dans 'Pyrrhonien' et 'sceptique' synonymes de 'matérialiste' dans la littérature clandestine, in O. Bloch (dir.), *Le matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, Vrin, Paris 1982, pp. 143-148.

⁴⁶ Cf. l'article «Athée, athéisme» du *Dictionnaire philosophique*: «Chez les gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein: les sceptiques doutaient de tout; les épiciuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes et, dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité», dans *Oeuvres Complètes de Voltaire*, Voltaire Foundation, Oxford 1994, vol. 35, pp. 386-387.

ses sentiments, de son cerveau et de son cœur, et cette morale transcende non seulement les frontières, mais aussi les siècles, comme le montre le fait que la beauté d'un geste moral perdure avec le temps. Tout comme chacun sait combien font deux et deux, chacun sait bien au fond de lui-même, une fois parvenu à l'âge de raison, ce qu'il est juste ou injuste de faire. Le scepticisme théorique développé par Voltaire, notamment dans le *Philosophe ignorant*, trouve là sa limitation pratique. Le scepticisme ne vaut donc qu'au service de la tolérance, de la liberté de pensée et d'une certaine idée de la civilisation, et c'est sans doute, sous les traits de Voltaire, ce que la philosophie des Lumières pouvait produire de mieux en matière de scepticisme⁴⁷. Reste que Voltaire sait bien que les progrès de l'espèce humaine au plan moral ne sont en rien définitifs, que la barbarie est toujours aux portes de la civilisation⁴⁸, et que l'histoire n'a pas de sens déterminé – à la gloire du pyrrhonisme.

Alors, que penser de ce scepticisme des Lumières que Popkin jugeait inexistant, à l'exception de Hume, avant d'en faire une référence principale des Lumières ? La lecture que j'ai proposée dans cet article me semble bien illustrer les usages pluriels du scepticisme au XVIII^e siècle, et la difficulté d'en fournir une définition univoque. Si je devais malgré tout résumer de manière schématique la chose, je distinguerais deux formes de scepticisme propres aux Lumières. La première, plus radicale, dominante au XVII^e siècle et dont l'influence perdure au début du XVIII^e siècle, est employée prioritairement pour éviter de faire du cartésianisme le nouvel aristotélicisme, c'est-à-dire le nouveau système de pensée réputé indétrônable. La seconde, plus atténuée, plus spécifique à la seconde moitié du XVIII^e siècle, est principalement utilisée comme méthode pour dépasser nos préjugés et construire collectivement le savoir selon le modèle encyclopédique. Dans ce cadre, et Popkin a bien raison sur

ce point, la pensée de Hume fait figure d'exception au sein des Lumières, comme si le radicalisme sceptique du siècle précédent se perpétuait uniquement à travers lui. Ces deux formes de scepticisme sont assez différentes du scepticisme antique, mais il me semble néanmoins qu'un certain état d'esprit s'est conservé au fil du temps, qui consiste à penser par soi-même et à se méfier du dogmatisme et des préjugés, comme s'il y avait en fait une sorte de *skepsis perennis* intégrant les deux camps, académicien et pyrrhonien, et permettant de combler le hiatus dont parlait Richard Popkin.

⁴⁷ Ou, pour Kant, de pire : «Voltaire est le sceptique le plus récent de notre époque. Mais son scepticisme est beaucoup plus pernicieux qu'il n'est utile. Il ne donne de raisons, ni pour ni contre, il ne recherche ni n'examine rien, mais il doute, sans aucune preuve, qu'on puisse faire en quelque manière confiance au savoir. Ses raisons ne sont que des pseudo-raisons qui peuvent tromper un homme simple, mais jamais un homme intelligent, réfléchi et savant. Et c'est justement par-là que Voltaire est très dangereux pour la masse et plus particulièrement pour l'homme du commun, car il suggère à celui-ci des raisons entièrement fausses de douter de la vérité de telle ou telle chose». Cette citation figure dans sa *Logik Blomberg*, (§ 180) telle que rapportée par J. Ferrari, *Les sources françaises de la philosophie de Kant*, Klincksieck, Paris 1980, p. 105.

⁴⁸ Comme le rappelle le final de l'*Éloge historique de la raison*, où la Raison conclut par une adresse à sa fille qui l'incite à la prudence : «Eh bien ! ma chère fille, jouissons de ces beaux jours ; restons ici, s'ils durent ; et, si les orages surviennent, retournons dans notre puits» (*Oeuvres de Voltaire*, éd. par Louis Moland, Garnier frères, Paris 1879, vol. 21, p. 522).